

à elle seule le respect. Et la franchise qu'on met à discuter ses erreurs est le garant d'une estime véritable.

J'ai dit que *les Vainqueurs* avaient trouvé de la part du public un accueil enthousiaste. Une belle part du succès revient à Gémier qui a monté la pièce et joué le personnage de Pierre Daygrand avec une maîtrise incomparable.

*
**

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. — *Elektra*, drame en deux parties, de M. Hugo von Hofmannsthal.

M. Hugo von Hofmannsthal, ainsi que nous en instruit un succincte étude publiée par M. Henri Guilbeaux dans *La Phalange*, « est l'un des plus originaux et des plus délicats écrivains qui composent le cercle viennois... Il fut des premiers et des plus assidus collaborateurs des *Blätter für die Kunst*, périodique fondé par Stefan George, le disciple de Mallarmé en Allemagne... Il a d'abord subi l'influence de Goethe, de Jacobsen, de Stefan George et du symbolisme français... »

L'Elektra, que vient de représenter le Théâtre de l'Œuvre, porte en effet la marque d'une influence symboliste, particulièrement celle de Mallarmé, à laquelle il faudrait ajouter, semble-t-il, celle d'Oscar Wilde, — le Wilde de *Salomé*. C'est l'œuvre d'un styliste raffiné et, si pieux qu'aient été les soins des traducteurs, MM. Paul Strozzi et Stéphane Epstein, il est à craindre que les beautés d'*Elektra* n'aient pas toutes passé dans notre langue.

Sur les thèmes que lui fournit Sophocle, M. Hugo von Hofmannsthal brode de puissantes variations lyriques dont quelques-unes doivent être admirables par le rythme, la plénitude et la couleur du style, la force des images. On a particulièrement applaudi, l'autre soir, la scène où Elektra lance contre Klytaimnestra ses furieuses imprécations, celle où Elektra tente sur sa sœur Khrysothémis une sorte d'incantation du courage et de la volonté, celle enfin où Orestès se fait reconnaître d'Elektra.

Dans le personnage d'Elektra, Mme Suzanne Desprès a montré une véhémence sauvage, un emportement tragique. On ne pouvait demander plus de force. Peut-être eût-on souhaité plus de nuances et de subtilité.

Le spectacle de l'Œuvre se terminait par un acte de M. Tristan Bernard, qui fit jadis représenter sur la même scène le *Fardeau de la Liberté*. Et comme toujours après avoir applaudi une de ces œuvres

tes incisives, fantaisistes, quelquefois profondes, on se demande avec impatience quand M. Tristan Bernard, qui est un des seuls observateurs originaux de ce temps, se décidera à nous donner la grande comédie de caractères qu'il nous doit et qu'annonçait *Monsieur Cado-Mat*.

*

THÉÂTRE DES ARTS : *Kaatje*, pièce en quatre actes en vers de M. PAUL SPAAK.

Voici une charmante pièce, soigneusement écrite, gracieuse et sobre. Elle ne vaudrait tant par la qualité du drame qu'elle expose, ou par le symbole qu'elle propose, que par la fermeté du discours, l'ingéniosité et la propriété du détail, et ce sens si profond, si émouvant de l'intimité qui appartient aux maîtres hollandais et que M. Paul Spaak semble priser par dessus tout. L'auteur de *Kaatje*, en remontant à travers les âges aux traditions de sa race, s'apparente, plus près de nous, à Paul de Coster, l'auteur d'*Ulenspiegel*, dont il a la verve drue et l'aménité pénétrante. A peine relève-t-on çà et là, dans sa pièce, quelques fâcheux éclats à la Rostand, exagérés d'ailleurs par les acteurs. Une intrigue extrêmement simple, deux ou trois sentiments primitifs : l'amour du pays et du foyer, l'amour de l'art, et l'amour, suffisent à faire de *Kaatje* un petit drame très poignant, très réel, et très noble en ses modestes proportions.

JACQUES COPEAU.

